

qu'ils n'aient rien à me reprocher aussi tous les morts qui ont porté le nom de Verdraine, et je pense qu'ils doivent être content de moi !

Le banquier restait muet de surprise et d'admiration.

—Voilà une femme que le monde a souvent bien mal jugée, pensait-il.

Après un moment de silence la comtesse continua :

—J'ai déjà vendu quelques-uns de mes bijoux et j'ai pu me procurer ainsi, depuis que je suis seule avec mes enfants, environ six mille francs ; il me fallait pourvoir aux nécessités de l'existence ; c'était mon unique ressource... Je ne pouvais pas voir mes enfants mal habillés je ne pouvais pas leur refuser ce qu'ils me demandaient : non, monsieur, non, je n'aurais pas eu la force de leur imposer des privations.

Je ne me connais pas en pierreries, je ne sais pas quelle est la valeur de tels et tels diamants, de telles et telles pierres précieuses ; mais l'on m'a dit plusieurs fois que mes bijoux, les pierres seulement, valaient bien de cinquante à soixante mille francs. J'espère donc que M. Roger, le joaillier de Grenoble, voudra bien m'acheter en un seul lot tous mes bijoux et qu'il m'en donnera quarante mille francs. Aussitôt que j'aurai touché cette somme, monsieur, je vous la porterai.

—C'est bien, madame la comtesse.

—Vous attendrez, n'est-ce pas, monsieur ?

—Nous attendrons.

—Oh ! vous me le promettez ?

—Oui, madame.

—Vous attendrez jusqu'à demain soir, car il peut se faire que M. Roger ne puisse pas me donner tout de suite les 40,000 francs.

—Jusqu'à demain soir, madame la comtesse, le billet ne sortira pas de mon portefeuille.

—Oh ! merci, monsieur, merci ! Je vous dis encore merci au nom de mes enfants.

VII

LES BIJOUX

Le banquier s'était retiré vivement impressionné et plaignant de tout son cœur cette jeune femme, cette mère injustement frappée par l'adversité et que le malheur semblait avoir grandio.

La comtesse, après avoir essuyé ses yeux et fait un suprême effort pour cacher son agitation, avait rejoint les deux petits garçons et s'était promenade avec eux, dans le jardin, jusqu'à l'heure du déjeuner.

Elle avait fait prévenir Jérôme Verdret qu'elle désirait lui parler et elle était encore dans la salle à manger avec les enfants lorsque le fermier se présenta.

—Mon ami, lui dit Paule, j'ai un service à vous demander.

—Madame la comtesse sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

—Oh ! oui, vous et votre femme vous nous aimez, vous nous êtes dévoués. Mais je sais que vous êtes très occupé en ce moment, qu'aux champs l'ouvrage presse, et je vais vous faire perdre le reste de cette journée.

—Le temps employé pour vous, madame la comtesse, ne peut pas être perdu.

—Merci, mon brave Verdret. Il faut absolument que je me rende à Grenoble aujourd'hui, et j'ai pensé que vous voudriez bien m'y conduire.

—Certainement, madame la comtesse. A quelle heure partirons-nous ?

—Aussitôt que vous serez prêt, mon ami.

—Alors, madame la comtesse, dans un quart d'heure, le temps d'atteler la Blanche à la charrette.

Le fermier se hâta d'aller donner le picotin d'avoine à la Blanche et de sortir la charrette de la remise.

Pendant ce temps, la comtesse s'habilla et elle était prête quand on vint lui dire que la jument était attelée.

Les enfants jouaient dans le jardin avec Miro, sous les yeux de Marianne et de la fermière.

Paule embrassa plusieurs fois ses fils, leur recommanda d'être

bien sages, bien obéissants, donna aussi une caresse à Miro, puis monta dans la voiture ayant à son bras un petit sac de voyage.

La Blanche était une bête de trait, plus habituée à tirer la charrue qu'à traîner une voiture sur la route ; néanmoins elle était bonne marchoise et trottait même sans trop se faire prier quand ce n'était pas une côte à monter.

A trois heures et demie, on arriva à Grenoble et le véhicule s'arrêta bientôt devant le magasin de bijouterie, horlogerie et argenterie de M. Roger. C'était un homme qui passait pour avoir au moins deux millions de fortune ; il est vrai qu'il avait plus de soixante ans et qu'il travaillait depuis plus de quarante ans. Il avait commencé par être apprenti, puis ouvrier bijoutier. Très rangé, stimulé par le désir d'arriver, une noble ambition, il avait fait des économies et avait pu un jour s'établir. Son petit commerce avait prospéré, la petite boutique du commencement était devenue peu à peu un magasin. M. Roger n'était plus un simple boutiquier, mais un notable commerçant, très connu, très estimé, très considéré dans la ville. Un mari n'aurait pas osé offrir une perure à sa femme, un fiancé des bijoux à sa future s'ils n'étaient pas sortis de la maison Roger.

Le négociant avait la connaissance parfaite des pierres fines ; d'un coup d'œil il expertisait un brillant, une émeraude, un rubis et pouvait dire, sans avoir besoin de ses balances, cette pierre pèse tant, et elle vaut telle somme. Du reste, c'était principalement le commerce des pierreries qui l'avait enrichi.

Quand Paule entra dans le magasin, la figure cachée sous son voile, Jérôme hocha la tête et on aurait pu l'entendre murmurer :

—Pauvre chère dame, c'est encore un bijou qu'elle vient vendre aujourd'hui ! Ils y passeront tous, les uns après les autres. Tonnerre, qu'il y a donc de tristes choses dans la vie !

Cependant, la comtesse s'était adressée à un commis, qui lui avait répondu que M. Roger était dans son cabinet, au premier étage, et elle avait grimpé l'escalier. Elle frappa à la porte du cabinet.

—Entrez, dit la voix du joaillier.

Devant M. Roger, Paule leva son voile. Le marchand se leva vivement, salua la comtesse, la fit asseoir et lui dit avec un accent doux et triste :

—Vous m'apportez encore un de vos bijoux ?

—Aujourd'hui, monsieur, répondit Paule, je vous les apporte tous.

—Tous ! fit M. Roger avec surprise.

La comtesse ouvrit son sac de voyage et tranquillement d'une main ferme, soutenue par la pensée que l'honneur de père de ses enfants était en péril et qu'elle devait le sauver, elle plaça les bijoux sur la table, les étala le mieux qu'elle put sous les yeux de M. Roger.

—Ce sont là tous vos bijoux, madame la comtesse ? dit-il.

—Oui, monsieur.

—Et vous voulez les vendre ?

—Oui.

—Mais, madame...

—Il le faut, monsieur, il le faut, j'ai besoin d'argent, beaucoup d'argent, et cet argent, il faut que je l'aie aujourd'hui, oui, ce soir, si ce n'est pas tout à fait impossible. Oh ! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ne me refusez pas d'acheter ces bijoux... Si vous saviez !... Mon Dieu, si vous ne vouliez pas ou si vous ne pouviez pas, je ne saurais où aller, je ne saurais plus que faire et je serais réduite au désespoir. Je vous en prie, monsieur, je vous en prie !...

Un sanglot lui coupa la voix.

—De grâce, madame la comtesse, calmez-vous.

—Ah ! monsieur, vous ne savez pas jusqu'à quel point je suis malheureuse.

—Oui, sans doute, madame ; mais je sais avec quel courage, quelle résignation vous portez l'énorme poids de votre malheur.

—Ah ! vous avez pitié de moi !

—Je vous plains sincèrement.